

nous offrirent de partager leurs tentes. Nous leur dîmes que nous avions les nôtres, et que nous allions camper près d'eux. A peine nous étions installés, leurs Squàs nous apportèrent du bœuf séché; c'étaient des morceaux de choix; il y en avait assez pour nous nourrir pendant trois jours.

« Quelques momens après, un homme âgé vint nous demander si nous avions rencontré, peu de jours auparavant, un Indien et une Squâ. D'après le signalement que nous lui fîmes de l'homme et de sa compagne que nous avions vus, « c'est ma femme, s'écria-t-il, elle s'est enfuie avec son séducteur. Je vais aller à leur poursuite. » Il engagea effectivement un de ses compatriotes à l'accompagner, et tous deux, étant montés à cheval, partirent bien armés. »

Ce camp d'Indiens était composé de bandes de Kiavas, de Kaskaïas, de Chayennes et d'Arrapahous, qui s'étaient réunies sur les deux rives de l'Arkansâ, le plus grand nombre sur la rive droite. On eut une entrevue de cérémonie avec les chefs; heureusement, l'un d'eux parlait la langue des Pânis, de sorte que l'interprète put s'entretenir avec lui. On leur apprit que le détachement appartenait à la puissante nation des Américains, et qu'il avait été envoyé par le grand-chef qui gouverne tout le pays, pour visiter cette partie du territoire et connaître les peuples qui l'habitent

ainsi que ses productions; on parla de la longueur du voyage ainsi que des hommes rouges que l'on avait rencontrés, et qui, tous, s'étaient montrés hospitaliers. Un chef exprima, dans sa réponse, sa surprise de ce que l'on était venu si loin; il assura les Américains de son amitié, et manifesta l'espoir, une fois la route ouverte pour arriver dans ces régions, d'y voir des marchands. On leur répondit que certainement ils ne tarderaient pas à s'y présenter, pourvu qu'on pût raconter que l'on avait été reçu amicalement en traversant le pays des Indiens. Il y eut ensuite échange de présens; on donna des couteaux, des peignes, du vermillon et d'autres bagatelles, et l'on reçut des chevaux. Les Indiens pensèrent qu'on leur accordait peu de choses; ils n'avaient pas tort.

Pour l'extérieur, ces Indiens ne diffèrent pas beaucoup de ceux du Missouri, ils sont généralement moins grands, et ont le nez plus aplati. Depuis trois ans, ils ont erré sur les rives du Rio-Roxo et de ses affluens; ils revenaient sur l'Arkansâ pour gagner les montagnes à la source de la Platte. Ils sont ordinairement en guerre avec les peuplades du Missouri.

On se remit en marche le 50. On rencontra de petits détachemens d'Indiens avec l'un desquels on manqua d'avoir une querelle; mais la bonne contenance que l'on fit leur imposa du respect, et

l'on continua tranquillement le voyage au milieu de ce pays aride où toutes les nuits on était réveillé par les hurlemens des loups blancs.

Deux Français qui servaient d'interprètes pour les Pânis, avaient, depuis quelque temps, achevé le temps de leur engagement : cependant, comme leurs services étaient extrêmement utiles, on les avait invités à accompagner le détachement un peu plus loin qu'ils ne l'avaient promis, et à ne s'en aller que lorsque l'on aurait traversé le grand chemin de guerre des Indiens qui, dans ces régions, est extrêmement large. Ils y avaient consenti d'autant plus volontiers, qu'ils regardaient un voyage de ce point au village des Pânis, où ils résidaient, comme un peu trop hasardeux, pour deux hommes seuls, malgré leur connaissance familière des mœurs des peuplades qu'ils rencontreraient probablement.

« Quand on se crut arrivé aux limites de cette région, dit le narrateur, ils témoignèrent de nouveau le désir de retourner chez eux, afin de se préparer pour leur chasse d'automne. On n'essaya pas de les retenir plus long-temps, et ils partirent le 6 août après déjeuner. Ils allaient entreprendre une course de près de 300 milles à travers un pays où il n'y a pas de sentier frayé; c'étaient des gens actifs, fidèles, industrieux, obligeans; ils avaient l'air très-contens de la conduite que l'on

avait tenue envers eux, et offrirent de nous accompagner de nouveau si nous remontions encore le Missouri. »

Le 10 août l'on était parvenu à l'extrémité de la grande courbure de l'Arkansá; les bords de cette rivière étaient nus; le nombre des bisons diminuait : tout-à-coup, le 12 après midi, l'on en aperçut à gauche un grand troupeau qui, descendant des mornes éloignés, courait avec vitesse vers notre camp, dit le narrateur. C'était un avertissement suffisant de nous tenir sur nos gardes. En effet, en regardant avec attention du côté d'où venaient ces animaux, on aperçut un Indien à cheval qui se tenait sur un monticule à peu près à deux milles de nous. Aussitôt on déploya, suivant l'usage, le pavillon de paix, pour lui annoncer que nous étions des blancs, et pour l'inviter à s'approcher de nous pendant que nous faisons halte pour l'attendre. Rassuré par cette démonstration pacifique, il vint jusqu'à une petite distance, puis il s'arrêta de nouveau comme s'il eût soupçonné nos intentions. Un interprète français lui fut dépêché avec le pavillon pour l'assurer de notre amitié. Alors l'Indien s'avança avec défiance, marchant en zigzag, comme s'il eût loupé par vent contraire. Bientôt un autre le rejoignit. Après une conversation par signes, pour savoir qui nous étions, ils s'approchèrent jusqu'à

portée de fusil, et demandèrent à toucher la main à notre chef. Cette cérémonie remplie, ils gagnèrent une éminence pour en instruire leur troupe que, durant cette entrevue, nous avions découverte à une grande distance du côté des mornes, rangée en ligne dans une position visible. Les deux cavaliers firent des signaux qui furent compris par leurs compatriotes; ils marchèrent vers nous, mais avec une telle lenteur, que nous faillimes à perdre patience, car, nous étions exposés aux rayons d'un soleil brûlant. Ils paraissaient avoir des dispositions pacifiques, ils demandèrent à nous accompagner jusqu'au bord de la rivière pour y fumer une pipe avec nous. Telle était la rareté du bois, qu'il ne se trouva pas un arbre à l'ombre duquel nous pussions nous placer.

« Nous reconnûmes alors que c'était un parti de guerre des Iétans ou Camantch, tribu de Chochonis, au nombre d'une trentaine avec cinq Squàs. Ils s'étaient mis en marche pour attaquer les Osages, avaient été surpris dans leur camp deux jours auparavant, avaient eu trois hommes tués et six blessés. Ils s'étaient échappés à la faveur de la nuit, ayant perdu de plus cinquante-six chevaux, et tous leurs habits qui avaient été pris par l'ennemi. Effectivement, ils étaient dépourvus de vêtemens et même de couvertures pour se préserver de la fraîcheur de la nuit ou de

l'ardeur du soleil pendant le jour. Cependant, les Squàs avaient conservé leurs habillemens; d'ailleurs, les colliers de verroterie et les autres objets de parure étaient intacts, et un des guerriers avait du vermillon pour se barbouiller. Ces Indiens montraient le plus grand soin pour les blessés, chacun était placé sur un cheval, car on avait heureusement sauvé huit de ces animaux.

« Ils demandèrent à grands cris plusieurs objets, entre autres des habits. Nous nous tinmes séparés d'eux afin de pouvoir agir ensemble en cas de nécessité. On s'assit, on fuma la pipe; cependant, leur conduite fut ensuite si turbulente et même si hostile, qu'on se hâta de les quitter, malgré leurs sollicitations pressantes pour nous faire passer la nuit avec eux. Il fallut même les coucher en joue pour dégager un des nôtres qui, resté en arrière, se voyait sur le point d'être dépouillé. »

On entra le 15 dans des hauteurs qui se rapprochaient tellement des bords de la rivière, qu'on fut obligé de les franchir; le plateau sur lequel on arriva offrit une prairie fertile bien différente des plaines arides que l'on traversait depuis le voisinage des montagnes. On avait atteint la limite du pays fréquenté par les bisons, de sorte que les provisions devenaient rares. Le 18 et les jours suivans, on rencontra de petits champs de

maïs. Conformément à l'usage des Indiens, on ne se fit pas scrupule de prendre ce dont on avait besoin, en se réservant d'indemniser les Osages auxquels on supposait qu'ils appartenaient. Ces champs et les sentiers nombreux que l'on aperçut donnèrent lieu de penser que cet endroit était passagèrement occupé par les Indiens qui, ensuite, le quittaient pour aller à la chasse. Le secours momentané que ce maïs avait procuré, fit sentir plus vivement depuis les souffrances de la disette que l'on éprouva.

La marche dans les prairies hautes était extrêmement fatigante ; à chaque instant, il fallait descendre dans des ravines escarpées et raboteuses. Pour éviter cet inconvénient, on résolut de voyager dans les broussailles du fond ; elles étaient si touffues, qu'en beaucoup d'endroits on avait de la peine à se frayer un passage à travers les ronces et les autres plantes rampantes ou sarmenteuses qui s'entrelaçaient. On remonta donc sur le plateau. Le gibier devint ensuite un peu plus commun. Le 28, on voyagea au milieu de sommets boisés qui devaient être élevés au moins à 500 pieds au-dessus de la surface de la rivière. On manqua de s'égarer en suivant des sentiers indiens qui s'écartaient de l'Arkansâ. La fatigue devenait accablante. Des che-

vaux y succombèrent ; on ne rencontrait plus une seule créature vivante.

« Le 30, dit le narrateur, nous venions de nous dégager d'un labyrinthe d'arbres, de buissons et de broussailles, lorsque nous découvrîmes dans le sud-est une grosse colonne de fumée. Cette vue, jointe à la trace d'un grand terrain brûlé récemment dans le voisinage de notre campement, enfin, des sentiers très-fréquentés, nous firent concevoir l'espérance de rencontrer bientôt des créatures humaines, et d'arriver à quelque village indien permanent.

« Le 31, nous étant levés de bonne heure, nous nous aperçûmes que trois de nos meilleurs chevaux manquaient. Comme on supposait qu'ils s'étaient écartés à quelque distance, on questionna le corporal ; il répondit que trois hommes s'étaient absentés probablement pour aller à leur poursuite, ajoutant que l'un d'eux qui était de garde avait négligé de l'éveiller pour faire son service dans la matinée. Au même instant, un des soldats s'écria qu'on lui avait volé son sac ; alors, nous examinâmes notre bagage et nous eûmes le chagrin de découvrir que, pendant la nuit, il avait été pillé. Ce n'était pas tout ; nos valises qui contenaient nos vêtements, les présens destinés aux Indiens, et nos manuscrits, avaient aussi été emportés.

« Cet événement le plus fâcheux qui pût nous

arriver, sembla, pendant quelques momens, nous avoir attérés; il comblait la mesure de nos épreuves, de nos difficultés et de nos dangers. Il était évident que trois infâmes avaient déserté pendant la nuit avec nos meilleurs chevaux et nos objets les plus précieux. On essaya inutilement de suivre leurs traces; une rosée épaisse, tombée peu de momens après leur départ, empêchait de rien distinguer. Cet accident nous arrivait à l'époque la plus fâcheuse, car, nous étions tous épuisés de fatigue. Nous reprîmes notre voyage en silence.

« Ce qui nous frappa le plus en revoyant l'Arkansâ, fut la couleur de ses eaux. Au lieu de la teinte pâle et argileuse qu'elles offraient auparavant, elles étaient d'un rouge de sang; elles doivent cette couleur et leur qualité bourbeuse à la quantité de matière terreuse que lui apporte un affluent qu'elle reçoit à droite et que nous n'avions pas vu.

Le 1^{er} septembre, on rencontra des Osages, avec lesquels on passa trois jours en très-bonne intelligence; le 5, on parvint à la maison d'un marchand établi près du confluent de l'Arkansâ et du Vert-de-gris. Le 8, on arriva aux salines exploitées par un Américain. Le 9, on atteignit le fort Smith.

Après quelques jours de repos, la troupe se sépara de nouveau. Le capitaine Bell partit le 19

pour le Cap-Girardeau. Deux jours après, le major Long se mit en route pour le même point: on marcha au nord de l'Arkansâ. Le soir, on arriva chez un colon qui s'empressa d'offrir aux voyageurs d'excellens lits de plume. « Nous ne pouvions refuser, dit le narrateur, une proposition faite de si bonne grâce; mais nous eûmes sujet de nous en repentir. Nous passâmes une nuit très-agitée; nous dormîmes très-mal. Le matin, en nous réveillant, nous étions brisés de fatigue, tant la vie de chasseur avait produit de changement dans nos habitudes. »

On voyageait dans un pays inégal et montagneux; plusieurs cimes s'élevaient à près de deux mille pieds au-dessus de la surface de l'eau. Plusieurs arbres voisins du chemin avaient été dépouillés de leur écorce, et le tronc nu était barbouillé de figures grossières d'hommes, de chevaux, de chiens, faites avec du charbon, et quelquefois rehaussées d'un peu de vermillon; c'étaient probablement des monumens historiques destinés à rappeler ou à perpétuer le souvenir d'un exploit à la chasse, d'un voyage ou de quelque événement de ce genre.

On arriva, le 23, à un établissement de Chero-kis, sur le bayou des roches. Le chef de cette petite colonie était un Métis. Les maisons ressemblent à celles des Européens; elles sont également

entourées de champs de grains, de coton, de patates, qui sont fermés par des enclos; on voit des granges, de la volaille, des cochons, enfin, tout ce qui annonce que le propriétaire est dans l'aisance.

A un autre établissement plus rapproché des bords de l'Arkansâ, on eut une conférence avec les chefs pour les engager à faire la paix avec les Osages. On convint avec eux que de part et d'autre les prisonniers seraient rendus. Ce premier arrangement donna lieu à une pacification finale; elle fut conclue au fort Smith au mois d'août 1822.

On était dans les monts Ozarks, où de nombreux établissemens ont été formés. La bonne qualité du sol et la douceur du climat ne pouvait manquer d'y attirer des habitans; le seul inconvénient que l'on y éprouve, est la difficulté des communications avec les autres parties du pays baigné par la partie inférieure de l'Arkansâ. Depuis le temps de Ferdinand de Soto, qui découvrit cette partie de l'Amérique, combien de fois n'a-t-on pas écrit et répété que ce canton des monts Ozarks renferme des mines d'or et d'argent. Un examen plus approfondi a prouvé que c'étaient des lames de mica jaune et blanc que l'on avait pris pour ces métaux précieux.

Le 8 octobre, on était à Jackson, siège de la justice du comté du Cap-Girardeau, et après Saint-Louis et Saint-Charles, une des plus grandes villes de l'état de Missouri. Elle est située à une douzaine de milles au nord-ouest de l'ancienne ville du Cap-Girardeau, dans un canton montueux et fertile; sa population et sa richesse font des progrès rapides. Jackson n'est encore qu'un village, car on n'y compte qu'une cinquantaine de maisons; mais tout y annonce l'aisance. Les manières des habitans sont celles de gens bien élevés.

Le 12, tout le monde fut réuni au Cap-Girardeau, sur le Mississipi. A cette époque, la plupart des personnes qui avaient fait partie de l'expédition aux Monts-Rocailleux, furent attaquées de la fièvre. On attribua cet accident à la vie plus tranquille que l'on menait depuis quelques temps; et l'on se rappela, d'ailleurs, que l'on avait commencé à sentir un certain affaiblissement pendant que l'on respirait l'air malsain de la vallée de l'Arkansâ dans les environs du fort Smith: c'était sans doute là que l'on avait pris le germe de la maladie.

Vers le milieu d'octobre, le major Long et le capitaine Bell se mirent en route pour le chef-lieu du gouvernement. Ainsi se termina une ex-

pédition qui a donné de grandes lumières sur la géographie de la partie occidentale des Etats-Unis, et durant laquelle les voyageurs ont souffert autant que dans une longue campagne par mer.

VOYAGE A L'ORÉNOQUE

PAR J. H. ROBINSON, CHIRURGIEN.

(1818—1819.)

ROBINSON était du nombre des Anglais qui, en 1817, s'engagèrent au service des insurgés de Venezuela, dans le continent de l'Amérique méridionale; il y entra comme chirurgien. Après beaucoup de retards, le navire sur lequel il était embarqué partit d'Angleterre le 2 janvier 1818. On arriva, le 19 février, à l'île Saint-Barthélemy, dans les Antilles. Les nouvelles que l'on y reçut de la position des insurgés, étaient peu satisfaisantes: ce fut bien pis encore à la Grenade, où l'on toucha le 28; et beaucoup d'hommes, ayant rompu leurs engagements, restèrent dans cette île. Quant à Robinson, il quitta aussi le navire; mais ce fut pour aller à l'île de la Trinité, afin d'être plus rapproché du continent Américain et de pouvoir y passer plus promptement si les affaires prenaient une meilleure tournure. Au mois d'août, malgré les représentations de ses amis qui